



La lettre du vendredi

Le vrai scandale de "La Grande Bouffe"

Ariane Nicolas publié le 19 mai 2023 3 min

Le film de Marco Ferreri [La Grande Bouffe](#) est sorti il y a cinquante ans. Provocateur et grossier, il a créé un scandale sans nom lors du Festival de notre infolette du jour, Ariane Nicolas s'interroge sur les raisons profondes d'un tel outrage.

« Lorsque j'ai vu *La Grande Bouffe* pour la première fois, il y a vingt ans, je ne connaissais rien de son histoire ni de son réalisateur, à peine avais-je vu *Il y a un long voyage à faire* de Marcello Mastroianni. Je l'ai regardé car c'était un "film culte", censé étourdir, marquer à vie le spectateur. Fichtre ! N'aimant rien tant que "*le plaisir*" pour reprendre le mot de Pier Paolo Pasolini, j'ai été servie. Les quatre comparses réunis dans une villa décadente se livrent à une orgie de nourriture et de crudité que je ne pense pas avoir revue au cinéma depuis. Noyés dans les excréments au bout d'une heure – la maison empest après que les toilettes et les personnages s'empiffrent et meurent délibérément dans des conditions grotesques. À l'époque, j'avais surtout vu dans cette farce une critique imagée de la consommation : nous nous gavons jusqu'à l'excès et œuvrons à notre perte. Le suicide collectif demeurait métaphorique.

Hier soir, la métaphore s'est quelque peu évanouie sous mes yeux. Au second visionnage, le sous-texte militant a laissé la place à une lecture bien plus humaine. Ces bourgeois, sincèrement amis et dont les vies n'ont rien de triste, veulent-ils en finir ? "*Question de volonté*", balaie l'un d'eux en se servant un coq au vin. Ce vouloir-mourir souverain, jamais expliqué, le personnage de Michel (Piccoli, les acteurs portent leur vrai prénom) l'incarne sans doute le mieux. Rose, djellaba fantasque et tutu moiré, mais perclus de flatulences et voguant en solitaire, il saupoudre le gavage général de répliques dont le désespoir est la trame. Drôlerie. Dès 9 heures du matin : "*Personne ne veut de mon boudin ?*" Brandissant une tête de veau : "*To be or not to be ?*" À une prostituée : "*En soi, tout est épiphénomène, le sable, la plage, le ski, l'amour, le travail, ton lit.*" La merde ? "*Le déluge universel.*" La vie ? "*Vanitas vanitatis.*"

Le 21 mai 1973, lorsque *La Grande Bouffe* est montrée à Cannes, le scandale dépasse les attentes des producteurs, qui [avaient fait monter la sauce](#) et le public hurle, la présidente du jury Ingrid Bergman s'étouffe devant cette œuvre "*sordide et vulgaire*", la presse française vilipende un film obscène, se relire [les critiques outrées](#) est un délice. Mais le suicide collectif est évoqué incidemment, comme si le scandale était ailleurs, uniquement dans le stupide et le corporels. Or *La Grande Bouffe*, que Ferreri a certes voulu "*physiologique*" plus que "*psychologique*", parle quand même beaucoup de cela. C'est, à son tour, son intrigue : la décision de mourir. Et, de même que le suicide d'un être que nous connaissons vient tragiquement fracasser nos vies, le spectateur resté en suspens devant le mystère d'une telle radicalité. Pourquoi diable ces hommes ont-ils fini par le faire ?

"Il n'y a qu'un problème philosophique vraiment sérieux : c'est le suicide", écrit **Albert Camus** dans *Le Mythe de Sisyphe*. Par "sérieux", Camus entend d'intérêt : "*Je n'ai jamais vu personne mourir pour l'argument ontologique [...] En revanche, je vois que beaucoup de gens meurent parce qu'ils estiment pas la peine d'être vécus.*" Toutefois, on peut aussi déceler une dimension morale dans ce "sérieux", comme si l'on s'agissait de dire : pas drôle. Plaisant à vivre, mais pas ça. De fait, on peut rire de la mort de quelqu'un, si la formule est bien tournée. On ne rira jamais du suicide d'autrui. Ainsi, le scandale de *Bouffe* m'apparaît sous un jour nouveau depuis que je l'ai rapproché de cette pensée camusienne. Sa vraie transgression réside dans son refus de prendre au "sérieux". Oui, des gens se tuent, et c'est drôle. Que cela puisse choquer, on le comprend. Mais n'est-ce pas le rôle du *bouffon*, après tout, que de nous révéler des vérités déplaisantes ? »